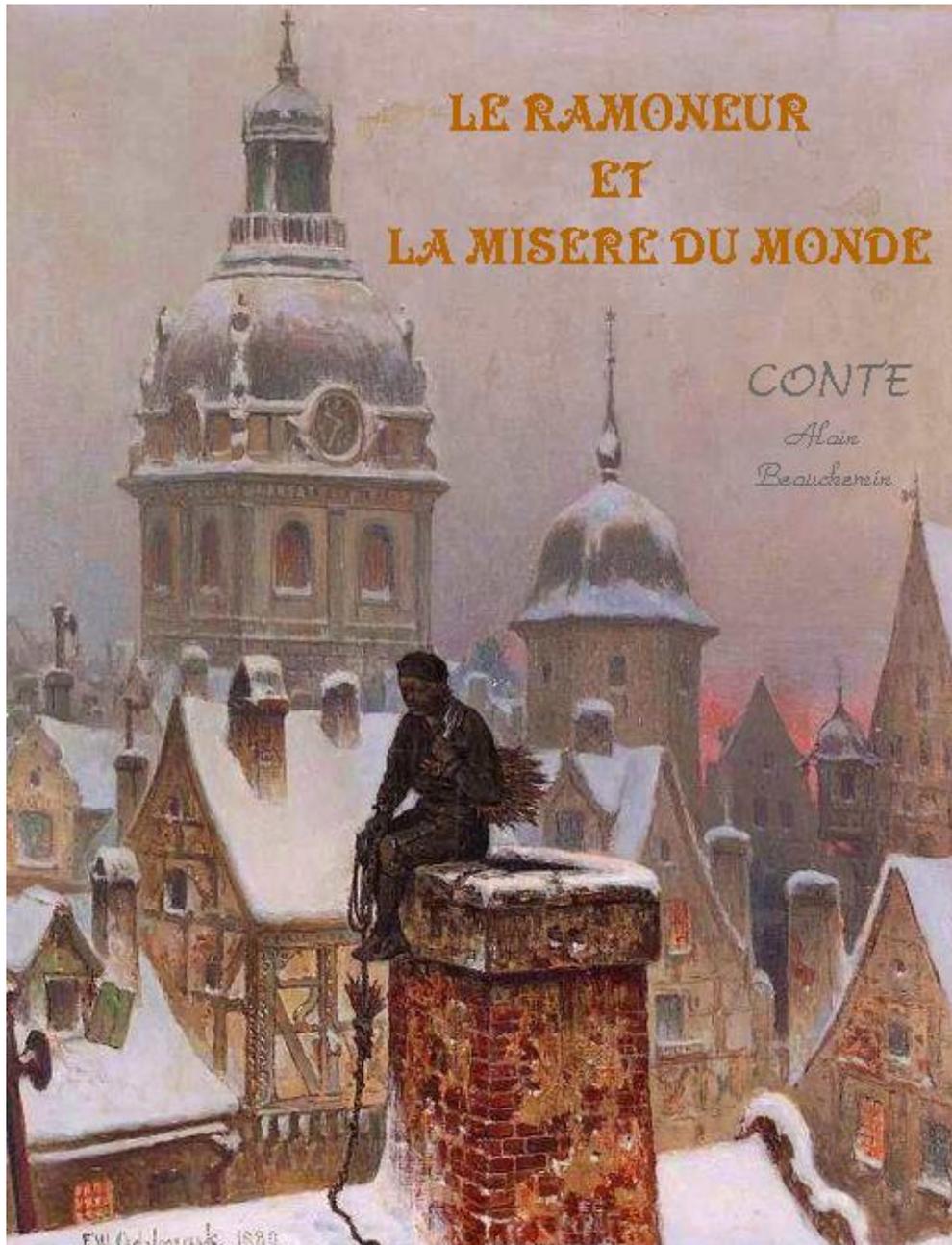


LE RAMONEUR
ET
LA MISERE DU MONDE

CONTE

*Alain
Beauchemin*



Le ramoneur et la misère du monde

CONTE
Alain Beauchemin

Alain Beauchemin

Le ramoneur et la misère du monde

Conte revisité :

Extrait du roman/conte « Le Chant des étoiles »

ISBN 978-2-9809792-3-1,

ISBN 978-2-9809792-6-2 (ebook)

Couverture : Frans Wilhelm Odelmark , *Chimney-sweep*

Public domain, via Wikimedia Commons

Cet ouvrage est une œuvre de fiction. Tous les personnages, évènements, institutions, lieux, faits réels et historiques ont été utilisés fictivement par l'auteur ou sont le fruit de son imagination.

Lecture critique : Josée Gladu, Les Éditions du Vaisseau d'Or

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque moyen que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

© 2020 Les Éditions du Vaisseau d'Or, Alain Beauchemin

Les Éditions du Vaisseau d'Or 993, chemin Iberville Saint-Lambert-de-Lauzon (Québec)

G0S 2W0 Tél.: 418 889-9014 Site Internet : www.vaisseaudor.ca



À force de gémir, le vent avait fini par réveiller Antoine. En ce matin du 25 septembre 1925, le vieux quartier de Québec, sous le joug d'une pluie automnale, ne montrait plus que les couleurs assombries de la grisaille. Antoine se leva lentement et se dirigea vers la fenêtre de son petit appartement du troisième étage, chemin des Remparts. Le bruit des clapotis de l'eau de pluie tombant sur la vitre raviva en lui des souvenirs d'enfance. En effet, comme bien des jeunes enfants, il aimait après l'orage, aller patauger dans les trous d'eau au grand déplaisir de sa mère.

Surpris par ce temps chagrin, il avait peine à distinguer les pourtours de la rivière Saint-Charles, maladroitement dissimulés derrière une brume épaisse. Dire qu'hier midi, pensa-t-il, toute la population de Québec semblait s'être donné rendez-vous au parc des Champs-de-Bataille pour bénéficier d'un soleil pâlot, mais radieux comme aux plus beaux jours de l'été.

Aujourd'hui, c'était un grand jour pour Antoine De Grandpré. En effet, il prenait la relève de son père qui dirigeait la boutique d'horlogerie. À vingt-sept ans, il avait acquis une expérience suffisante, surtout grâce au parrainage de son père qui avait œuvré dans ce métier pendant plus de quarante ans.

La boutique familiale, située sur la rue Saint-Jean, avait une grande notoriété dans la ville et affichait une longue liste de clients fidèles. Naturellement, Antoine pouvait compter sur la présence de son père quelques heures par semaine pour l'épauler dans les réparations les plus complexes ou encore dans la recherche de pièces rares auprès de fournisseurs étrangers.

Son père savourait maintenant une retraite bien méritée. Veuf depuis plus de neuf ans, il logeait depuis ce temps dans la maison de sa sœur Anne, son aînée, qui ne s'était jamais mariée.

Antoine, pressé par le temps, enfila rapidement manteau, chapeau sans oublier d'apporter son parapluie. Avant de quitter l'appartement, il jeta un coup d'œil furtif à son jeu d'échecs. Depuis quelque temps, il explorait une nouvelle ouverture de jeu qu'il croyait singulière. Au même moment, voilà que sonnèrent sept heures trente, lui annonçant qu'il devait partir. Il descendit rapidement l'escalier.

Antoine prenait plaisir à marcher dans les rues étroites de son quartier sous la pluie et à observer les scènes de la vie courante, qui constituaient autant de tableaux vivants colorant ainsi sa journée. Il tirait également profit de ce moment intimiste pour se laisser aller à des réflexions sur sa propre existence, résoudre des problèmes mineurs ou encore se remémorer de précieux souvenirs.

Parfois, ses pensées s'envolaient bien loin, par delà les rêveries émaillées de voyages pittoresques et d'aventures épiques qui le transportaient vers un ailleurs indéfinissable, aux limites de son imaginaire.

L'automne, chaque fois qu'il voyait passer des voiliers de bernaches du Canada en route vers le Sud, il éprouvait un sentiment d'allégresse, une flambée subite de liberté qui finissait par s'éteindre au souffle puissant de la réalité quotidienne, lui qui vivait une vie si rangée, si ordonnée, comme dans le boîtier de ses horloges qui marquent le temps avec une infinie précision.

Pourtant, il ne détestait pas vraiment cette vie et si l'envie de partir le tenaillait parfois, c'était de courte durée. Il avait du mal à expliquer ce paradoxe, peut-être était-ce pour lui une question de survie. Souvent, il disait en souriant :

« Le bonheur est dans l'horlogerie, puisque c'est là qu'on peut le mieux maîtriser le temps. »

Il sortit de la ruelle et marcha longtemps sans voir devant, comme s'il errait dans un brouillard épais, la pluie venait tout juste de cesser. Comme il ne connaissait pas la direction à prendre, il interpella un homme qui le précédait sur le trottoir.

– Excusez-moi, Monsieur, je suis perdu. Je cherche la rue Windsor ; pouvez-vous m'aider ?

– Bien sûr ! lui répondit l'homme avec bonhomie. Il va falloir me suivre, c'est un peu difficile de s'y retrouver dans ces parages. Vous vous perdriez encore si je vous laissais vous débrouiller seul.

– Je ne veux surtout pas vous retarder.

– Ne vous inquiétez pas, j'ai tout mon temps. Traversons la rue maintenant, vous n'avez qu'à me suivre.

Antoine se trouvait chanceux d'avoir rencontré ce bon samaritain. Il avait bien passé le cap des soixante-dix ans. Il était petit, mais il paraissait en grande forme. Antoine avait de la difficulté à garder le pas.

– Que faites-vous dans la vie ? lui demanda l'homme.

– Je suis horloger. Je me présente, Antoine De Grandpré.

L'homme s'immobilisa pour lui serrer la main et il se présenta à son tour :

– Je suis ramoneur, mais pompier de métier. Mon nom est Gabriel.

– Si j'ai bien compris, vous travaillez actuellement comme ramoneur.

– C'est exact. J'ai pris ma retraite comme pompier. J'ai vu tant d'incendies causés par un mauvais entretien des cheminées que j'ai décidé d'y consacrer ma retraite.

– Vous travaillez à votre compte ?

– Pas exactement. J’offre mes services gratuitement aux gens qui n’ont pas l’argent pour faire effectuer ce travail. Ce sont eux qui en souffrent le plus. Si vous saviez le nombre de familles pauvres que le feu jette à la rue chaque hiver ! Sans parler de ces vies perdues, des hommes, des femmes et des enfants. C’est terrible !

– Ce geste vous honore, Monsieur.

– Si seulement je pouvais sauver une seule vie, tout ce travail en aurait valu la peine. Écoutez, nous sommes à côté d’une épicerie ; que diriez-vous de prendre cinq minutes pour vous désaltérer ?

– Votre idée tombe à point. Cette halte me fera le plus grand bien. Je n’ai rien bu depuis ce midi et je vois qu’il est déjà quatre heures.

Les deux hommes s’achetèrent un breuvage et le ramoneur invita Antoine à s’asseoir sur le perron du magasin.

– Vous voyez la grande tour là-bas, juste en face ? C’est ma caserne de pompiers. J’y ai travaillé pendant quarante ans. D’en haut, on peut voir tous les environs.

– Vous avez dû en voir des sinistres !

– Le plus effroyable, c’est quand on voyait quelqu’un dans un immeuble en feu et qu’il nous était impossible de le secourir.

– Comment faisiez-vous pour surmonter ces visions cauchemardesques ?

– En fait, elles ne se surmontent pas, comme vous dites. Ces images restent gravées à jamais dans nos mémoires. Ce qui devient aussi parfois insoutenable, c’est le sentiment de culpabilité qu’on ressent. Car, même si parfois nous avons l’impression qu’il se produit des miracles en sauvant des vies en péril, nous réalisons souvent notre impuissance à éviter le pire. C’est une profession qui exige beaucoup d’abnégation, d’altruisme et de dévouement. Elle comporte également une large part d’humilité devant le Grand Dessein.

– Qu’entendez-vous par Grand Dessein ?

– Il survient des drames qui viennent nous chercher en dedans et qui génèrent en nous la révolte. J’ai bien connu ces sentiments dans le passé. Quand on voit une famille décimée par le feu, notre

âme crie alors à l'injustice et la colère gronde en nous. Avec le temps, on réalise qu'il y a des choses qui nous dépassent. Avez-vous déjà vécu ce genre de réactions ?

– Quel hasard ! Il y a à peine une heure, j'apprenais le suicide d'une amie, et cette colère que vous décrivez, je la ressens en moi. Je me sens aussi coupable de ne pas avoir essayé de la contacter plus tôt. Peut-être aurais-je pu la sauver ? Elle a dû souffrir affreusement, non seulement à cause de la violence physique qu'elle subissait jour après jour, mais aussi à cause du sentiment désespérant d'être abandonnée de tous.

– Dites-moi, Antoine, disposez-vous encore de quelques minutes ?

– Oui, il n'y a personne qui m'attend.

– Bon ! j'aimerais que vous montiez avec moi au sommet de la tour de la caserne. Comme le vent a commencé à chasser le brouillard, Je voudrais vous montrer quelque chose.

– Mais cet édifice doit être fermé. Comment ferez-vous pour y entrer ?

– Vous savez, la caserne, c'est comme ma maison. J'y ai travaillé pendant si longtemps que je reviens régulièrement visiter mes anciens coéquipiers. Après mon départ, ils m'ont donné la clé en signe de reconnaissance ; ils me considèrent toujours comme faisant partie de l'équipe. J'y retourne chaque fois que la nostalgie se fait insistante.

Antoine suivit le ramoneur. Il trouvait un peu étrange cet homme qui parlait avec une grandeur d'âme peu commune. Ils traversèrent la rue, et une fois la porte déverrouillée, ils montèrent les marches de l'escalier. L'ascension se poursuivit longtemps, si longtemps qu'Antoine dut interrompre la montée afin de récupérer son souffle. Il perdit souvent de vue le ramoneur qui continuait son ascension sans diminuer la cadence. Après quelques minutes, Antoine atteignit enfin le toit où l'attendait le ramoneur, aussi fringant qu'au départ.

– Vous devez avoir l'habitude de monter ici ? demanda Antoine, un peu dépité de sa piètre performance.

– Vous oubliez, jeune homme, que c'est mon métier de grimper dans les hauteurs. Venez que je vous montre.

Antoine suivit le ramoneur sur le toit jusqu'à un endroit qui ressemblait à un petit belvédère.

– Je vous ai parlé, avant que nous montions, à quel point il m'était difficile d'accepter que les gens meurent sans qu'on puisse les sauver. J'ai vécu une partie de ma vie avec un sentiment d'indignation et de rage devant ce qui m'apparaissait comme une flagrante injustice. Comment peut-on permettre que de telles calamités se produisent tout en évoquant le don d'amour ?

J'avais beau me tourner vers tout ce qui était écrit sur la quête du sens de la vie, je ne trouvais pas réponse à mes doléances. C'est quand je suis devenu ramoneur que la lumière a jailli en mon âme.

– Qu'avez-vous donc découvert ?

– Les premiers jours où je me suis mis à l'œuvre pour les démunis, la nouvelle a fait le tour du quartier et bientôt, les demandes ont été si nombreuses que je n'arrivais plus à suffire. Un jour, un incendie survint dans une maison où vivait une famille pauvre. Le père m'avait supplié de venir une semaine avant que ne survienne le drame. Je n'avais alors pas le temps de m'y rendre. Heureusement, il n'y a pas eu de pertes de vie, mais ils ont perdu le peu qu'ils avaient. Ce drame m'a affecté immensément et j'ai été plongé dans une implacable culpabilité. Je ne parvenais plus à dormir.

– Alors, que s'est-il produit ?

– Un après-midi de septembre, j'ai grimpé sur le toit de l'édifice à logements que vous voyez là-bas pour ramoner une cheminée. C'est la plus haute construction du secteur et la vue y est spectaculaire. J'étais encore hanté par ce qui venait d'arriver à cette malheureuse famille, quand j'ai été saisi par ce que je voyais.

– Mais qu'avez-vous donc vu ?

– Des cheminées, Antoine, des centaines de cheminées à la ronde.

– Je ne comprends pas, clama Antoine, un peu offusqué de sa difficulté à saisir le message de l'homme.

– Je vais vous expliquer. Quand je travaillais en bas, je voyais les choses différemment. Il faut dire que notre perception de l'univers se limite souvent à ce qui vit et gravite autour de nous. En s'élevant, notre regard s'allonge et notre vision du monde aussi. Quand je travaillais en bas, je n'avais pas conscience du nombre de cheminées qu'il y avait. En grimpant plus haut, j'ai réalisé qu'il y en avait tant que toute une vie ne suffirait pas à en faire le tour. Plus encore, si je pouvais monter encore plus haut, comme la plus haute des montagnes, ce seraient des milliers de cheminées cette fois qui apparaîtraient à ma vue. Que peut donc un vieux ramoneur solitaire devant pareille énormité ?

J'ai alors imaginé qu'en s'élevant encore plus haut, au-delà des nuages, au-delà du firmament, je finirais par voir disparaître toutes les cheminées, pour n'apercevoir finalement qu'une petite terre flottant parmi des milliards de corps célestes. Cette projection du monde m'a apporté la vraie dimension des choses et c'est là le plus important. Il faut être conscient de l'immensité de l'univers pour comprendre la petitesse de nos êtres. Je ne pourrais entretenir à moi seul les

milliers de cheminées parce que cet état de choses ne correspond pas à ma propre réalité. Je peux toutefois m'investir dans ce qui est à ma portée et ma contribution, si petite soit-elle, aura tout de même un impact. Il en est de même pour tous les humains.

Vous comprenez maintenant ?

– Pas tout à fait, répondit Antoine.

– Regardez en bas, la maison brune à gauche l'homme qui y vit soigne sa femme qui est à l'agonie. Voyez l'autre maison à droite, elle abrite une femme seule avec ses sept enfants ; son mari l'a quittée la semaine dernière. Le magasin en face, le père vient d'apprendre que son fils s'est enfui avec tout son argent. Ainsi, plus on s'élève, plus on prend conscience de l'étendue de la misère humaine. Il est certain que nous ne pourrions à nous deux soulager toute cette détresse. Mais le fait de savoir qu'elle existe et qu'elle est répandue à la grandeur de la terre nous donne la conscience du monde. Plus encore, en s'élevant au-delà du zénith, on ne verrait plus cette misère, mais un passage qui mène vers un monde merveilleux.

Tout ce que nous voyons comme tragédie humaine, comme des injustices qui font gronder la colère, s'intègre dans un Grand Dessein dont il nous sera possible un jour de connaître le secret. Ce jour arrivera quand les hommes auront compris que toutes les cheminées ramonées du monde ne pourront réussir à réchauffer le cœur souffrant des misérables. La vraie chaleur vient de la générosité. Mais, pas celle où on donne seulement ce qu'on a de trop, mais plutôt celle qui offre le partage du peu que l'on possède. Voilà la vraie générosité ! Comprenez-vous maintenant ?

– Oui, je comprends. Vous me transmettez un message d'espoir et de compassion. À force de répandre la générosité, la conscience des hommes s'élèvera au-delà de leur vision terrestre, d'où ils pourront enfin trouver des réponses à leur incessante quête. J'ai aussi compris que ceux qui nous quittent, même dans la plus grande souffrance, parviennent dans des lieux où ils connaîtront enfin la sérénité.

– Vous avez tout compris, Antoine. L'homme s'arrêta de parler un instant puis reprit :

– Je vais vous indiquer maintenant comment vous en retourner. D'en haut, on peut facilement distinguer les rues. Après quoi, vous serez en mesure de vous en retourner seul.

Une fois descendu, le ramoneur verrouilla la porte d'entrée de la caserne, puis il répéta à Antoine les mêmes consignes qu'il lui avait communiquées quand ils étaient sur le toit. Il serra la main d'Antoine en lui recommandant de ne pas oublier ses propos.

Antoine le remercia de son attention et d'avoir voulu partager avec lui ses bienfaites réflexions. Avant de traverser la rue, il proposa au ramoneur de rapporter leurs bouteilles vides au magasin, puisqu'il passerait à côté. L'homme le remercia et s'éloigna en direction opposée.

Quand Antoine remit les bouteilles au commerçant, il lui posa une question : – Connaissez-vous un ramoneur du nom de Gabriel ? Il a longtemps travaillé comme pompier dans la caserne du quartier.

– Gabriel ? Je ne connais aucun pompier de ce nom.

– Vous en êtes sûr ?

– Je ne vois vraiment pas. Je suis ici depuis pourtant vingt ans.

Antoine n'insista pas davantage. « Me voilà encore avec une étrange histoire », se disait-il. Qui était donc cet homme ?

Il repartit en suivant le parcours à la lettre. Au bout de trente minutes, il était en vue du petit parc où il venait se reposer, non loin de son appartement. Il décida de profiter du soleil qui venait de percer les nuages avant de rentrer.

Son banc était inoccupé. Il s'assit pour humer le bouquet d'air frais que la récente pluie venait d'offrir à la nature. Il pouvait admirer dans les massifs autour les fleurs tardives de l'été, comme les verges d'or, les orpins et les asters. Un magnifique monarque y voltigeait paresseusement et ses grandes ailes diffusaient des reflets orangés sous le regard nostalgique d'un soleil faiblissant.

Le magnifique papillon s'approcha d'Antoine et se posa sur le dos de sa main. Antoine, médusé par cette apparition aussi soudaine que tardive en cette fin de septembre, l'examina un moment, fasciné par sa beauté. Puis il avança lentement un doigt pour toucher ses ailes déployées. Il les tâta avec une douceur extrême. Le papillon ne bougeait pas, au grand étonnement d'Antoine. Alors les paroles de sa douce amie qui s'était enlevée la vie lui revinrent, il s'en souvenait comme si c'était la veille. Elle lui avait dit que les femmes étaient comme des papillons et qu'il fallait user de délicatesse pour ne pas abîmer leurs ailes.

Au même moment, le monarque s'envola et tournoya autour d'Antoine, puis il s'approcha de son visage, qu'il effleura quelques secondes. Après quoi, il s'envola vers l'horizon et disparut dans l'azur.

Antoine eut l'impression un moment que c'était cette amie partie dans des circonstances si affligeantes qui était venue lui apporter un message d'espoir, une présence attendrissante.

Il resta longtemps le cœur bouleversé en regardant s'éteindre doucement la lumière du jour. La nuit viendrait bientôt se parer de son collier de diamants et des papillons, nouvellement affranchis par des enfants poètes, voleraient au-delà des rêves pour trouver refuge dans les collines argentées de la lune oscillante.

Il jeta un dernier regard vers les toits du quartier où il crut voir près d'une immense cheminée, l'ombre du ramoneur découpée par la luminescence de la nuit naissante.

Que Dieu le bénisse ! chuchota Antoine, il va peut-être sauver des vies et soulager à sa manière, la misère du monde.

Alain Beauchemin, auteur
www.vaisseau dor.ca



